

La Voie du détachement

Musique : Dietrich Buxtehude (1637-1707), Prélude en Do M (BuxWV 137)

Accueil & Prière

Frères et sœurs,
Quelle joie d'être ensemble ce matin !
La grâce et la paix nous sont données par Dieu notre Père,
par Jésus notre Sauveur, et par l'Esprit notre consolateur.

Bienvenue à chacune et à chacun d'entre vous.
Bienvenue à ceux qui nous rendent visite ce matin.
Bienvenue à tous les enfants qui sont là ce matin.

Dans ses mémoires, l'écrivain Elie Wiesel raconte qu'il a voyagé aux Etats-Unis avec un chef d'orchestre européen. Il décide de lui montrer le Grand Canyon. Devant la majesté du spectacle, le chef d'orchestre garde le silence... puis applaudit.

La louange est un applaudissement.

Parfois, il peut sembler que la louange est enfantine. Nous pouvons alors nous souvenir que le Christ nous appelle à retrouver un cœur d'enfant. Louer Dieu, c'est nous détacher de l'adulte et laisser parler l'enfant qui est en nous.

La louange ne sert à rien.

Elle est une autre voix,
aussi précieuse que la gratuité, aussi nécessaire qu'un sourire, aussi importante que la quête du beau.

En hébreu, le mot louer veut dire aussi briller, luire, allumer. La louange est lumière. Elle est un acte lumineux.

Louer, c'est confesser que nous sommes enfants de lumière, appelés à la résurrection.

(silence)

Prions :

Dieu qui es vrai en tout ce que tu dis
Répands sur ton peuple
L'Esprit de sagesse et d'intelligence :
Que tous bénissent ton Nom, toujours et à jamais !

Dieu qui soutiens tous ceux qui tombent
Répands sur ton peuple
L'Esprit de conseil de de force :
Que tous bénissent ton Nom, toujours et à jamais !

Dieu qui es proche de ceux qui t'invoquent
Répands sur ton peuple
L'Esprit de connaissance et d'amour :
Que tous bénissent ton Nom, toujours et à jamais !

Dieu qui nous montre une voie nouvelle
Répands sur ton peuple
L'Esprit d'audace, d'émerveillement et de prière :
Que tous bénissent ton Nom, toujours et à jamais !

D'hier et à toujours, aujourd'hui encore, merci, Seigneur.

Chant du Psaume 95 « Réjouissons-nous au Seigneur » § 1.3.4 p.107

Lecture biblique : Matthieu 22, 15-21

Les Pharisiens se réunissent. Ils cherchent comment prendre Jésus au piège en le faisant parler.

Ils envoient vers Jésus quelques-uns de leurs disciples avec des gens du parti d'Hérode. Ces gens-là disent à Jésus : « Maître, nous savons que tu es vrai : tu enseignes en toute vérité le chemin qui plaît à Dieu ; tu n'as peur de personne et tu ne tiens pas compte de l'apparence des gens.

Dis-nous donc ce que tu penses de ceci : est-il permis ou non de payer l'impôt à César ? »

Mais Jésus connaît leurs mauvaises intentions ; il leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tendez-vous un piège ? Montrez-moi l'argent qui sert à payer l'impôt. »

Ils lui présentent une pièce d'argent,

et Jésus leur demande : « Cette image et cette inscription, de qui sont-elles ? » –

« De César », répondent-ils. Alors Jésus leur dit : « Ce qui est à César, rendez-le à César, et rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

Quand ils entendent cela, ils sont très étonnés. Ils laissent Jésus et s'en vont.

Prédication

Depuis le début du mois de septembre, en suivant les listes de lectures bibliques indiquées pour les célébrations dans les églises catholiques comme dans la plupart des églises

protestantes, nous lisons ou entendons des passages de l'évangile de Matthieu. Assez étrangement, jusqu'à cette année, personnellement, je ne m'étais pas rendu compte à quel point cet évangéliste avait autant recours à la rhétorique économique – ou que cet aspect du discours de Jésus avait à ce point retenu son attention. L'économie, l'argent, ne dit-on pas que c'est le nerf de la guerre ? Le souci de l'économie, et toujours la même question qui revient à travers les siècles jusqu'à nous, aujourd'hui peut-être plus que l'année dernière : l'économie doit-elle primer sur toute autre considération, la santé personnelle et collective par exemple ? Question complexe à la réponse si peu évidente que je ne voudrais pas être aux gouvernements des nations en ces jours que nous traversons depuis plus de sept mois maintenant.

Mais revenons à Matthieu. Pourquoi cet intérêt ? Peut-être parce qu'avant d'être disciple de Jésus, il était un péager, comprenez un collecteur d'impôts (on l'identifie traditionnellement à Lévy dans la liste des apôtres). Il était un agent du fisc encaissant l'argent de ses concitoyens, au nom de l'État et de la collectivité. En Israël, du temps de Jésus, les collecteurs d'impôts étaient très mal considérés – ce qui n'a pas beaucoup changé. Pour deux raisons principales. La première, assez répandue, ils avaient la réputation de s'en mettre une bonne partie dans les poches. Je n'en dirai pas plus.

La seconde, plus spécifique de ce temps et de cette région : ils récoltaient les impôts dus à la collectivité d'Israël, la dime telle qu'inscrite dans la Loi, la Torah, acceptable par tous car liée à la religion, donc sacrée ; mais encore les impôts prélevés par l'occupant romain. L'Empire romain, tout en reconnaissant les règles particulières liées à la religion juive, imposait – c'est le cas de le dire – sa propre législation en matière fiscale, façon de marquer que c'est bien lui le maître. Matthieu était donc un de ces collecteurs d'impôts honnis parce qu'assujettis à l'envahisseur, collaborateur de la force d'occupation. Il savait compter, il connaissait les règles de l'économie et de la fiscalité tant locale qu'impériale. Plus qu'un autre, il a saisi les subtilités de cet épisode dit de l'impôt dû à César et de la réponse de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Les pharisiens qui ont voulu tendre un piège à Jésus en lui posant la question de savoir s'il fallait ou non payer l'impôt à César sont restés sans voix, étonnés par sa réponse. Il n'y a pas qu'eux, car il y a trois manières assez contradictoires de la comprendre.

La première mettrait l'accent sur une certaine forme d'ironie de la part de Jésus. Elle consisterait à comprendre que Jésus aurait déclaré que bien sûr il faut payer l'impôt à César, mais qu'en réalité seul compte ce qui vient et retourne à Dieu, que de toutes façons les gouvernements et les royaumes terrestres passeront, mais pas le royaume de Dieu. Là est l'essentiel. À travers l'histoire, nombreux ont été les lecteurs retenant cette leçon pour dire que les règles humaines ne sont rien à côtés de celles de Dieu qui prévalent sur toute autre.

La deuxième lecture, généralement qualifiée d'antirévolutionnaire, va exactement dans le sens inverse : oui, aurait dit Jésus, il faut payer l'impôt à l'État, ne pas s'opposer à lui, comme il faut se soumettre à Dieu. Aucune raison de se rebeller contre les lois étatiques au nom de la religion. Elle est généralement celle des tenants de l'ordre établi (et des dictateurs).

La troisième, sorte d'intermédiaire, pourrait être rattachée à la doctrine des deux règnes, si chère à Martin Luther. L'État est d'institution divine et le demeure tant qu'il ne sort pas de ses limites et ne se prend pas pour Dieu, devenant ou se voulant tout-puissant. Pas de rébellion donc, mais pas de soumission aveugle non plus.

En fin de compte, chacun prend dans la réponse de Jésus ce qui convient à ses conceptions et faire dire au texte ce qu'il désire y entendre... au risque ne plus le lire, mais de délire ! Dès lors, comment en saisir un sens non influencé par ses pressentis personnels ? Trois éléments peuvent nous y aider.

D'abord, reconnaître que la question est un piège, qu'elle est biaisée dès le départ. Si nous nous la posons dans les mêmes termes, nous nous laissons prendre au piège tendu autrefois. C'est donc que la question n'est pas bonne et qu'il faut la repenser dans sa totalité.

Ensuite, Jésus demande à ses questionneurs – des pharisiens – de lui montrer une pièce avec laquelle ils payent cet impôt. Sur la pièce montrée, il y a l'effigie de César et une inscription latine. À ce moment précis, la scène se déroule dans le Temple de Jérusalem. Or, une telle pièce n'y a pas cours, ne doit pas y pénétrer. C'est pourquoi il y avait des changeurs de monnaie à l'entrée du Temple, que Jésus chassera violemment, les accusant de transformer la maison de prière en maisons de voleurs. Les pharisiens, en principe observateurs scrupuleux de la Loi de Dieu, des règles du Temple, sont pris à leur propre piège... cette monnaie n'a pas ici de valeur, comme la question qui, en conséquence, n'a pas de sens.

Le vocabulaire utilisé par Jésus peut aussi avoir son importance. Dans le grec du Nouveau Testament, Jésus dit bien : « rendez » à César ou à Dieu, du verbe αποδιδωμι (apodidomi). Là-dessus, pas de question particulière, pas de souci de traduction. Toutefois, en faisant un peu de philologie, on remarque que ce verbe est formé de διδωμι (didomi), donner, et de la préposition απο (apo) qui introduit une notion de distanciation ou de séparation – ce qui est en plein dans notre actualité. Rendre, c'est donner en se séparant de, en se détachant de. Payer l'impôt, c'est se séparer ou se détacher d'une partie de ses biens au profit de l'État, nous le savons tous.

Cette notion de détachement, dans une lecture plus spirituelle que matérielle, est commune dans les paraboles ou récits à caractère économique présents dans l'évangile de Matthieu. Il y a la parabole du serviteur impitoyable qui ne peut pas se détacher d'une petite somme d'argent, alors que son maître vient de se détacher d'une somme gigantesque en sa faveur (Matthieu 18). Il y a la rencontre entre Jésus et le jeune homme riche qui refuse de se détacher de ses biens pour suivre Jésus (Matthieu 19). Puis la parabole des ouvriers de la première heure qui n'arrivent pas à se détacher des règles ordinaires et n'acceptent pas la générosité du maître de maison (Matthieu 20). Puis encore la parabole des vigneronniers criminels qui ne se détachent pas des biens au point de tuer pour voler leur maître qui, lui, détache son fils pour aller les rencontrer (Matthieu 21). Enfin, cette invite de Jésus à se détacher de ce qui est dû à César comme à Dieu aussi.

Se détacher de ce qui est à César, j'imagine que vous pouvez l'accepter. Mais se détacher de ce qui est à Dieu, voilà qui est plus surprenant. Pourtant, dans ces récits et paraboles, ce peut être comme un fil rouge. Les maîtres – figures de Dieu –, par leur générosité, se détachent de leur richesse pour l'offrir aux serviteurs, vigneronniers, ouvriers. Comme si Dieu se détachait de lui-même afin d'offrir sa déité aux humains que nous sommes. Et l'apôtre Paul de s'écrier : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates 2, 20), sans cesser d'être lui-même, en l'étant même davantage encore. Ça, c'est pour le côté César, humain. Pour le divin, Paul l'exprime à travers l'hymne adressée aux Philippiens dans laquelle il dit que Christ, qui avait un rang qui l'égalait à Dieu, qui était de condition divine, s'est dépouillé, s'est vidé de lui-même, s'est détaché de lui-même pour devenir semblable aux humains, jusqu'à la mort, la mort sur la croix (Philippiens 2). Abaissement qui fait son élévation, dépouillement qui fait sa richesse, vide qui apporte la plénitude. Toutes proportions gardées, c'est comme un artiste qui se détache d'une partie de lui-même pour la mettre

dans son œuvre. Il en sort enrichi, grandi, élevé, comblé... à condition que cela demeure sans but, détaché de tout objectif, par pure grâce aurait écrit Martin Luther.

Se détacher de ce qui relève de César et se détacher de ce qui relève de Dieu, et être libre, vraiment. Mais attention, pas de cette liberté infantile qui consisterait à faire ce que l'on voudrait quand on le voudrait. Dictature du « moi, je » et de l'« ici et maintenant » mal comprise qui a amené notre société là où elle en est, malheureusement. Libre et pleinement responsable. Alors, il n'y aurait pas besoin de couvre-feu et autres mesures. Libre et responsable pour les autres, par les autres. Quand la liberté devient une offrande plus qu'une revendication, la voie du détachement.

Se détacher de César et se détacher de Dieu. Cela ne vous rappelle-t-il rien ? « Ni Dieu ni maître », vieux slogan anarchiste qui a prouvé ses limites. Cependant, ici dans l'Évangile, il rebondit par cette voie du détachement devenant un penser politique, économique, sociétal, écologique et même théologique. Se détacher de tous les « parce que » et les « pour que » et s'ouvrir à l'infini, au sens de ce qui n'a pas de finitude, ce qui est sans cause et sans but – « La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit » a écrit Angelus Silesius – par pure grâce. Se détacher de tous les modèles et trouver une voie nouvelle. Se détacher de Dieu même pour trouver Dieu. Dieu au-delà de Dieu, enfin débarrassé des oripeaux que nous lui avons fait endosser.

En disant cela, je me rends compte que je ne suis pas un théologien libéral, mais libertaire, au sens noble du terme. Je pressens qu'il y a là une voie d'avenir pour chacune et chacun, pour notre être ensemble, pour une société renouvelée profondément par et dans le détachement. Une voie qui trouve son essence auprès de Maître Eckhart – celui à qui Dieu n'a rien caché, disait-on de lui de son vivant.

La réponse de Jésus aux pharisiens n'est pas un enseignement pour la vie ordinaire, mais elle recouvre une dimension éminemment spirituelle, mystique – d'où l'étonnement de ses interlocuteurs : la voie du détachement. Elle a pour corolaire, toujours selon Maître Eckhart, l'humilité. Elle ajoute de la joie à la vie, puisque selon lui : « Nul n'est plus joyeux que celui qui se trouve dans le plus grand détachement » (traité sur le Détachement). Détachement, humilité et joie... tout un programme ? Non, juste une nouvelle manière d'être. Il est temps maintenant que je me détache de mes paroles pour vous les laisser.

Musique : Hervé Levesnan (contemporain), *The heart sees deeper than eyes*

Annonces

Chant du cantique 45/20 « Toujours tu es présent » § 1.2.3 p.704

Prière d'intercession

Bénis sois-tu, Seigneur notre Dieu !

Tu nous fait du bien

en nous donnant Jésus-Christ.

Il nous parle de toi comme d'un Père

qui prend tout le monde à sa table,

qui se laisse déranger en pleine nuit

et qui attend les bras ouverts

même celles et ceux qui s'éloignent

au-delà des frontières du refus.

Bénis sois-tu, Seigneur notre Dieu !
Tu nous fait du bien
en nous donnant Jésus-Christ, notre frère.
Il nous parle de nous-mêmes,
nous disant que nous sommes
grands et bâtis à ton image.
Il nous dit de changer
notre façon de vivre,
de chercher le bonheur
dans le service et le don,
dans le détachement, même de toi,
de garder nos yeux d'enfants,
de croire à la puissance du pardon,
de nous libérer de la puissance de l'argent
et de lutter contre toutes les lèpres
qui salissent les humains,
de croire encore et toujours
à cette autre Voie à laquelle il nous convie.

Bénis sois-tu, béni soit-il !
Il nous fait du bien, tu nous fais du bien !
Tu nous donnes à travers lui le courage
de poursuivre la route, d'en changer même.
Tu nous redresses dans notre dignité et notre espérance.
Pussions-nous offrir cela au monde.
C'est si peu, et c'est déjà tellement

Seigneur, apprends-nous à prier
à prier encore et encore avec foi et espérance comme tu pries et espères en nous.

Notre Père, qui es aux cieux,
que ton nom soit sanctifié,
que ton règne vienne,
que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.
Pardonne-nous nos offenses,
comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.
Et ne nous laisse pas entrer en tentation mais délivre-nous du Mal.
Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire
pour les siècles des siècles.
Amen.

Envoi & bénédiction

Une pensée découverte sur Facebook, hier samedi, posée sur le mur par l'un d'entre nous qui correspond si bien à la méditation de ce jour, la voie du détachement :

J'aimerais partager avec vous cette très belle réflexion de Charles Wright publiée dans La Vie :

« La grâce n'a pas de limites, il faut toujours aller plus loin.

Se dépayser de ses certitudes, faire le mur de l'Église, frayer de l'autre côté de ses frontières, explorer les terres vierges...

Au fond, il n'y a que deux péchés : celui de ne pas aimer, et celui de s'arrêter, de s'établir, de s'installer.

Dieu est l'éternellement recherché. »

Que Dieu vous bénisse et vous garde.

Allez dans sa paix et dans sa joie.

Musique : Dietrich Buxtehude (1637-1707), Prélude en Fa M (BuxWV 137)

Orgue : Madeleine Cordez

Lecture : Anne Richard

Relecture : Micheline Burg

Liturgie & prédication : Bruneau Jousselein, pasteur

